

aucun pays, pas même à Rome. Je n'en ai vu aucun se faire éventer, en disant la messe, par des clercs porteurs d'éventails garnis de perles et de plumes. Ce n'en était pas d'ailleurs la saison. On m'a affirmé qu'il en est qui usent encore de ce droit qui leur a été octroyé par le Saint-Père.

Cela, en tous cas, est encore moins extraordinaire qu'un autre privilège, spécial à Séville, et dont nous n'avions manqué de voir l'application que de quelques jours. J'ai raconté que le jour du Samedi Saint, à Burgos, nous avons entendu jouer à l'église, pendant la communion, des airs de polkas entraînantes, avec piano et violon. A Séville, c'est encore plus fort : on y danse le même jour dans l'église. Une suave musique de violons met en mouvement une douzaine d'enfants costumés en Chevaliers. Leur danse, cela va sans dire, est d'une modestie, on pourrait presque dire d'une humilité parfaite ; mais ils ne l'accompagnent pas moins des inévitables castagnettes.

Il y a deux cents ans environ, l'archevêque de Séville ayant jugé opportun, et convenable surtout, de supprimer ce spectacle, le peuple, fanatiquement religieux, qui était loin d'y trouver matière à critique, en réclama bruyamment le rétablissement. On en référa au Pape avec démonstration à l'appui, et le privilège fut maintenu. — Je ne pus dissimuler ma répulsion, comme à Burgos, pour des usages semblables... ou plutôt aussi dissemblables de ceux de toutes les nations catholiques.

— Pourquoi donc ? me fut-il répondu avec bonhomie. David lui-même, n'a-t-il pas dansé devant l'arche sainte ?

Je n'ai pu prendre note que d'une partie infinitésimale de tout ce que nous vîmes de magnificences dans cette cathédrale. Sans en reproduire le détail, qui serait beaucoup trop long, je ne puis, néanmoins, m'abstenir de citer quelques-unes des choses qui nous ont le plus frappés. Le cierge pascal est de ce nombre. Ainsi qu'un mât de cette nef (à prendre ici comme synonyme de vaisseau) ce cierge, dont le poids de cire dépasse mille kilos, porte sa lumière au sommet de la voûte, comme une étoile dans le ciel. Il est supporté par un candélabre en bronze, fabriqué sur le modèle du chandelier de Jérusalem et qui est, à lui seul, comme un diminutif de la colonne de la place Vendôme, un musée de sculpture et de ciselure.

\* \* \*

Tout est grand sous ces hauteurs vertigineuses où la pensée se fait violence pour faire trêve à l'idéal et s'abaisser à des détails d'une surprise matérielle. Les soixante-huit voûtes de l'édifice sont soutenues par trente-six piliers octogones formés d'une multitude de colonnettes, tellement légères d'aspect, que l'on se demande comment elles peuvent en supporter le poids. Deux fois j'ai fait le tour de l'un de ces pi-

liers, pour en mesurer la circonférence qui dépasse douze mètres, soit plus de quatre mètres de diamètre.

La voûte du transept, à cinquante-deux mètres du sol, est couverte de sculptures que je n'ai pu admirer qu'imparfaitement avec ma jumelle de théâtre, à défaut de longue-vue. Il faut dire qu'ainsi que la nef centrale, elle est plus élevée de huit mètres que la nef de la cathédrale d'Amiens renommée, entre toutes, pour son élévation !

L'office terminé, nous avons pu pénétrer dans le *coro*, et y admirer comme à Grenade, des stalles sculptées, au nombre de cent vingt-sept, dignes d'être comparées aux plus belles que l'on connaisse. Tout le chœur, de style gothique : stalles, tourelles, clochetons, corniches, est d'autant plus remarquable, comme génie d'inspiration et prodige d'exécution, qu'il est signé par son auteur, *Nufro Sanchez*, l'un des précurseurs de la Renaissance, à la date de 1475.

Le lutrin, lui-même, est une œuvre d'art inestimable sur laquelle les chantres manient et feuilletent des missels, enrichis de miniatures du seizième siècle, qui feraient la gloire d'un musée.

Cela me fit penser aux prêtres et aux chantres que j'avais remarqués dans une sacristie, fumant leur *papelito* autour d'un *brasero*, tout en s'y chauffant les doigts jaunis par l'usage de la cigarette.

Il me faut citer, d'un seul trait de plume, trente-sept chapelles et quatre-vingts autels pour expliquer

comment on a pu trouver place suffisante au nombre incalculable des œuvres d'art que contient la cathédrale et qui sont l'œuvre de soixante-sept sculpteurs et de trente-huit peintres.

La principale de ces chapelles ne saurait cependant être passée sous silence. Elle est fermée par une grille en fer forgé dont le dessin a servi de modèle pour l'un des décors du dernier succès de M. Jules Verne : *Mathias Sandorf*. C'est un véritable reliquaire de 27 mètres de long sur 20 mètres de large, renfermant les précieux tombeaux de saint Ferdinand, roi d'Espagne, de sa femme Dona Béatrix, de la célèbre Maria Padilla et de divers illustres personnages, quantité de reliques historiques, etc.

Parmi les œuvres immortelles qui se pressent sous ces voûtes, mon compagnon tenait surtout à contempler le Saint-Antoine de Padoue, de Murillo. Il avait cru devoir y renoncer, à cause de l'obscurité de la chapelle qui le renferme, lorsque je découvris que cette obscurité voulue était due à un rideau noir qui couvrait le vitrail de la fenêtre. C'était là une rare exception en Espagne, où l'on n'a pas besoin, comme en Belgique, de faire découvrir les tableaux de maîtres dans les églises, moyennant finances. Le bedeau appelé, nous pûmes contempler en pleine lumière, le chef-d'œuvre de Murillo, vendu par son auteur 2,500 fr. et à propos duquel Théophile Gautier a écrit que « la magie de la peinture n'a jamais été poussée plus loin ».

Lors de notre première visite à la cathédrale, nous avons appris qu'il fallait revenir le lendemain à midi pour visiter les sacristies. Quoique exacts au rendez-vous, ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'à la suite d'un personnage, appuyé évidemment en haut lieu, nous pûmes visiter ce que peu d'étrangers parviennent à voir.

Les murailles de l'une de ces sacristies sont recouvertes de panneaux en bois, sculptés dans le style des *Loges* de Raphaël et avec une perfection de dessin, une finesse d'exécution telles, que nous regrettions de ne pouvoir les examiner à la loupe. Sur ces panneaux étaient appendues des œuvres hors de pair : un christ sculpté par Montanez, des toiles de Moralès, Murillo, Goya, Zurbaran, entr'autres une vierge de ce dernier, peinte avec une tonalité claire que je remarquais pour la première fois sous son pinceau.

Au nombre des richesses du trésor que nous avons pu voir, se trouvait la *Custodia*, d'argent massif que vingt-quatre hommes portent aux processions de la semaine sainte.

Avec 3 mètres 35 c. de hauteur et quatre étages, elle a la forme d'un temple rond couvert d'attributs, de statuètes et de ciselures. Les chandeliers, de même métal, n'avaient pas encore repris leur place dans le trésor. J'ai essayé, sans y parvenir, d'en soulever un des plus petits. Cette profusion inouïe dans l'emploi des métaux précieux

date des conquêtes faites en Amérique par les Espagnols.

Un autre chandelier qui venait également de servir aux cérémonies de la Semaine Sainte, le *Tenebrario*, est considéré comme une pièce unique, inestimable. En bronze doré, artistement orné et ciselé sur *sept mètres* de hauteur, il est donc aussi haut qu'une maison d'un étage.

Malgré ce que l'affirmation pouvait avoir d'in vraisemblable, en face de ce que nous admirions, nous apprîmes qu'il existe dans l'une de ces sacristies un trésor plus précieux encore. Je tins à me faire confirmer ce dire en demandant en même temps à un chanoine une permission de visite. Il me répondit que l'archevêque de Séville, lui-même, n'avait pas qualité pour la délivrer, et qu'il fallait, pour cela, obtenir une autorisation spéciale du Patriarche à Madrid. Nous ne pouvions y songer ! Nous quittâmes donc définitivement cette gigantesque cathédrale, ahuris, comme après chacune de nos précédentes visites, abasourdis, grisés de chefs-d'œuvres, comprenant bien, enfin, qu'en l'élevant et en l'achevant, le Chapitre de Séville n'avait pas failli à ses intentions décrétées par lui le 8 juillet 140\* sous cette forme : « Nous élèverons une cathédrale telle « qu'aucune autre ne puisse l'égaliser et telle, qu'elle « fera dire à la postérité que nous étions fous ! »

Pendant notre dernière visite on démontait le *Monumento*. C'est le nom que l'on donne à une

construction en bois et en carton-pierre adossée au portail, à l'entrée de la nef. Ce monument, en forme de temple, haut de *quarante mètres*, est élevé spécialement pour la Semaine Sainte. Pendant sept jours on y brûle 3,300 livres de cire autour des statues dorées que nous vîmes descendre et qui sont au moins deux fois de grandeur nature. C'est au même emplacement qu'a été inhumé le fils de Christophe Colomb, Ferdinand, auquel Séville doit la précieuse bibliothèque, dite *Colombine*, qui était fermée lorsque, près de la cour des orangers, j'ai tenté d'y entrer.

Je ne puis terminer cette longue dissertation sur la cathédrale sans y comprendre l'ascension que j'ai faite de son campanile, la *Giralda*, dont la construction arabe, en briques roses, d'une admirable conservation, date de l'an 1,000.

On y monte, comme au clocher de Saint-Marc de Venise, par des plans inclinés qu'il serait facile à deux cavaliers de gravir de front. Son ancien toit de tuiles vernissées a fait place à un clocher chrétien, ravissant, de trois étages, surmonté d'une statue en bronze doré qui tourne sans peine au gré du vent, en dépit de son poids de quatorze cents kilos. Cette girouette phénoménale a motivé le même nom en espagnol, *Giralda*, donné à la tour chère aux Sévillans. Rien de plus naturel. Ce qui l'est moins, c'est que la girouette soit symbolisée ici par une antithèse, sous la forme d'une statue de *la Foi*. Celle-ci,

à cent dix mètres du sol, pourrait causer, en bonne voisine, avec les nuages, si le ciel de Séville en comportait !

De là-haut, mes yeux ravis et ma pensée subjuguée ont plané sur un panorama incomparable, d'une netteté et d'une immensité dues à une limpidité d'atmosphère qu'ignore notre brumeux climat. A mes pieds, la puissante cathédrale, la croupe hérissée de ses clochetons et de sa coupole, allongée comme un Léviathan sous les rayons du soleil. A côté, de grandes places et leurs affluents, animés, comme une fourmilière, d'un incessant va-et-vient, des patios discrets, au sein desquels mes regards peuvent indiscreètement plonger ; puis, la ville immense, d'aspect oriental : maisons blanches couvertes en tuiles grises d'où émergent les tours, les créneaux de ses monuments et les clochers de ses quarante églises. Aux environs, sur les collines, des villas coquettes au milieu d'une exubérante végétation africaine ; puis, au loin, du nord à l'ouest, les sombres sommets de la Sierra Morena et, tout à l'horizon, du midi à l'est, la chaîne de la Sierra Nevada estompée de nuances d'une douceur infinie. Enfin, au milieu de ce tableau, le Guadalquivir serpentant, limoneux et jaune, à perte de vue vers Cadix.

## SÉVILLE (SUITE)

A TABLE D'HÔTE. — L'ALCAZAR. — LA MAISON DE PILATE  
UNE COURSE DE TAUREAUX.

La contemplation du panorama de la Giralda m'avait fait oublier quelque peu que mes compagnons m'attendaient à la table-d'hôte de l'*Europa*. Je courus les y rejoindre et prendre part au sujet inévitable de la conversation pour des touristes qui viennent de visiter la merveille de Séville. A cette occasion, (ceux qui visitent l'Espagne, ayant généralement un peu parcouru l'Europe), on mit en parallèle la cathédrale andalouse avec les plus belles églises connues. En ma qualité d'Amiénois, j'étais fondé mieux que tout autre à traiter spécialement de la cathédrale d'Amiens, ce que je me suis permis de faire en la baptisant « la plus belle du monde », ce à quoi on me répondit en souriant : « Vous êtes d'Amiens, monsieur », du même ton qu'on m'eût dit : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ».

— Croyez-bien, répliquai-je, que ce n'est pas par amour de clocher, quoique notre flèche fasse partie des trois ou quatre plus belles que l'on connaisse. Il existe un livre intitulé : « Les plus belles églises du monde », et qui en énumère trente-sept. Sur ces trente-sept, j'en connais trente, sans parler de la myriade de celles, fort belles encore, que ce livre ne cite pas. Vous m'excuserez donc si je crois avoir voix au chapitre.

Comme on voulut bien, dès lors, prendre au sérieux mon enthousiasme picard, j'exposai, en substance, qu'à propos de dimensions, Amiens n'arrive, il est vrai, qu'en septième ligne, après Cordoue, Séville, Saint-Pierre, Saint-Paul de Londres, Milan et Cologne. Mais, ajoutai-je, la beauté proprement dite d'une cathédrale se comprend, non comme mobilier ni comme surface, mais comme structure. Il est admis, sans conteste, que la plus belle architecture des temples catholiques est l'architecture *ogivale*. C'est à dessein que je n'applique pas à cette dernière l'épithète de *gothique*, puisqu'elle n'a pris naissance, avec une iconographie nouvelle, que du douzième au treizième siècle et que les Goths n'ont rien édifié qui ait eu quelque rapport avec l'architecture dite gothique. On aurait dû plutôt la dénommer française, car c'est en France et par des architectes français qu'elle a pris naissance.

Sans entrer dans des détails qui m'éloigneraient

trop de mon sujet, il est incontestable, selon moi, que l'étranger, y compris même Cologne, ne peut rien opposer de supérieur à la cathédrale picarde, la plus grande des églises de France, où tout est en harmonie, où tout est beau et grandiose ! La façade de celle-ci prime, à mes yeux, les deux tours pyramidales de Cologne aussi élevées que la flèche de Strasbourg, mais d'un aspect écrasant. D'ailleurs Viollet-Leduc, qui s'y connaissait mieux que personne, ayant écrit (1) que : « La cathédrale « d'Amiens, comme plan et comme structure, est « l'église ogivale par excellence », je crois n'avoir pas dépassé son dire en exprimant cette opinion, qu'elle est « la plus belle église du monde ».

Nous avons, pour voisin de face, un maître d'hôtel de Carcassonne qui, au début de notre controverse sur les églises, avait opposé Saint-Nazaire de Carcassonne à la basilique picarde, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il voulut bien me promettre de venir visiter. En échange de sa promesse, je m'engageai, de mon côté, à tâcher de ne pas mourir, comme le héros des vers de Nadaud, « sans avoir vu Carcassonne », Saint-Nazaire, et surtout, ajoutai-je, ses remparts célèbres.

A la question que je lui posai à propos de la cuisine espagnole, à lui connaisseur, il me répondit, en

---

(1) *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française.*

piquant l'un des quatre-vingts demi-perdreux qui faisaient le tour de la table : « que l'on n'était pas moins bien traité dans son hôtel et que, si l'on n'y mangeait pas des perdreaux en avril, en revanche, les poulets y étaient plus tendres que ceux d'Espagne, réputés, non sans motifs, comme impénétrables. » C'était m'en apprendre, sous une forme indirecte, autant sur son sentiment à ce sujet que j'en désirais savoir.

L'invasion des perdreaux rôtis, en bataillons serrés, à une époque où, depuis longtemps, la chasse est fermée en France, provoqua une question à laquelle un habitant du pays se chargea de répondre.

— L'Espagne, dit-il, est le paradis des chasseurs. Dans les bruyères arides de ses vastes plaines, les perdrix trouvent un asile inviolable et y couvent sans crainte de la destruction de leurs œufs par un faucheur. En France, si la famille emplumée peut grandir sans encombre dans les champs de blé et s'envoler avant la moisson, il n'en est pas de même dans les menus fourrages où la perdrix travaille pour rien, le nid étant mis à découvert et, dès lors, abandonné par elle avant l'éclosion des œufs.

Une Espagnole, voisine de cet Andalous, paraissait ne pas parler le français. En revanche, elle abusait d'un langage qu'elle avait dû apprendre sans leçons, celui de la prunelle.

— La voyez-vous ?... C'est scandaleux ! Dans la

rue, en allant et venant, passe encore... puisque l'on prétend qu'une jeune Andalouse regarde, avec les mêmes yeux passionnés, un chien qui court après sa queue ou une charrette qui passe ! Mais ici, tout le temps d'un dîner... au même individu... et en se tordant la tête pour y parvenir... !

— Permettez ! nous sommes en Espagne, où « faire de l'œil » est tellement usuel, que, pour l'exprimer, on y jouit d'un verbe : *ojear*, outre le substantif : *ojeada* (œillade). En France, nous ne jouissons que de ce dernier. Nous devons en admettre les conséquences. Possédant ce supplément du verbe, cette dame le conjugue...

— Au présent, tout le temps. Elle pourrait bien se contenter de le conjuguer au futur...

— Qui vous dit qu'elle en ait un ?

— C'est, en effet, peu probable ! Eh bien ! alors, au passé... qui ne lui fait certes pas défaut !

— Elle en sera punie, soyez tranquille, par un bon torticolis qui lui rappellera que ce sont généralement les femmes comme j'en connais, qui font tourner les têtes...

— ???

— En vérité ; vous ne pouvez vous en défendre. Tantôt, en vous suivant, à distance de quelques pas, je m'amusais beaucoup du mouvement général des têtes... gauche, têtes... droite, que provoquait votre passage.

— Nous l'avons bien remarqué aussi. D'abord,

une blonde est pour eux tous un phénomène. N'en ayant nous-mêmes jamais rencontré une seule, je gage qu'aucun d'eux n'en avait jamais vu ! Puis, nos toilettes, nos chapeaux, qui doivent les ahurir autant que nous sommes surprises des têtes nues coiffées de fleurs, pour aller au marché ou à l'église.

— Permettez-moi d'ajouter que votre visage n'était pas bourgeonné de piqûres de moustiques comme celui de l'Anglaise là-bas !

— C'était à elle, seule sous son moustiquaire, à le cacher avec plus de soin...

— Seule ?... peut-être pas toujours ;... voyez plutôt son mari... Sa figure, non moins boutonée que celle de sa femme, ne nous révèle-t-elle pas ce qu'il serait indiscret de lui demander ?

*Mentira*  
Le moustique, à la présence duquel je ne croyais guère avant les chaleurs de l'été, exerce ses méfaits, même au printemps, dans tout le midi de l'Espagne. Aussi, est-il prudent de ne pas laisser de fenêtre ouverte le soir, et, surtout, une fois couché, de fermer hermétiquement le moustiquaire de gaze sous lequel, ainsi qu'un *Enfant-Jésus*, repose chaque voyageur, solitairement.

Le nom exotique de ce dyptère m'avait fait croire à des dimensions aussi effrayantes que sa réputation est mauvaise. Point du tout ! J'ai pu juger, par celui sur lequel j'ai exercé une tardive vengeance, que ce

n'est ni plus ni moins que le plus petit et le plus mordant des cousins.

La conversation sur le plus piquant des sujets se trouvant brusquement coupée court par une proposition de nos Carcassonnais de visiter avec eux l'Alcazar, nous en prîmes aussitôt le chemin.

\* \* \*

Je m'étais figuré à Cordoue qu'il n'y avait au monde qu'un Alcazar, hormis ceux à usage de cafés-concerts. J'ignorais alors que, par son étymologie arabe, *el cashr*, ce nom, qui signifie château, pouvait s'appliquer à tout palais d'origine mauresque. J'avais donc cru y visiter l'Alcazar dont les jardins furent les « délices des Rois Maures ». Point du tout. C'est à Séville que nous allions voir le palais dont la célébrité et l'architecture, tout à la fois, ont provoqué la création de tous les alcazars profondément dégénérés qui pullulent aux quatre points cardinaux.

L'Alcazar de Séville, même lorsque l'on a vu l'Alhambra, est une merveille qui enchante autant qu'elle surprend. Toutefois, ici comme à Grenade, un écrivain sincère, sans mettre une sourdine à son imagination, doit éviter l'affectation d'extase apportée dans leurs descriptions par certains auteurs pour lesquels l'hyperbole n'a pas de frontières.

Comme à l'Alhambra, son architecture extérieure rappelle que ce palais des rois Maures était, en même temps, une forteresse. Sa porte principale, couverte de feuillages et de ciselures, appartient au style Renaissance qui est resté arabe en Espagne, comme l'a judicieusement fait remarquer Edgar Quinet, tandis que la Renaissance a été, dans le reste de l'Europe, grecque et romaine.

Bien que l'Alcazar ait prodigieusement souffert pendant un abandon de trois siècles, le climat avait assez protégé sa conservation pour que des restaurations intelligentes, successives, faites sous divers règnes, aient pu le reconstituer partiellement sous son antique splendeur. Sa plus belle partie, le *Patio de las Doncellas* (des demoiselles), n'a pas son égal à Grenade. C'est un vaste carré entouré d'un portique soutenu par cinquante-deux colonnettes de marbre blanc appariées deux par deux. Les arceaux de ce portique, aussi bien que les murailles, sont couverts de mosaïques ou brodés d'arabesques à jour comme une dentelle. Cette cour merveilleuse donne accès aux salles royales, où l'or, mélangé aux couleurs les plus vives, fait ressortir en saillie, du pavé à la voûte, un fourmillement de dessins, un réseau serré de caractères et de chiffres arabes dont l'étincellement finit par donner le vertige. A l'éclat de cette ornementation s'ajoute celui des lambris en carreaux artistiques vernissés, aux reflets métalliques, du moins quant à ceux d'origine arabe, car,

comme pour nos vitraux d'églises, l'art des anciens est resté perdu. On ne distingue que trop facilement les parties modernes des parties anciennes.

Au point de vue de l'art, j'ai entendu critiquer la décoration mauresque obtenue par des dessins en plâtre sortis d'un moule, en lui reprochant l'absence d'une idée artistique traduite par une forme savante. Mon compagnon, dont je partage l'avis, opposait à cette critique que le Coran interdit aux musulmans la reproduction de la nature et des êtres vivants. On peut donc s'étonner qu'avec un art limité à un agencement de lignes et d'entrelacs, on ait pu réussir à ravir les yeux sans les fatiguer par une symétrie qui ne se trahit nulle part. Quant à l'architecture, on ne peut rien rêver de plus gracieux, de plus élégant que toutes les parties mauresques de ce palais où l'on peut admirer encore des portes antiques finement sculptées et surtout des voûtes, les unes semblables à des gâteaux d'abeilles, à des coupoles en stalactites dorées et ciselées, les autres ornées de riches soffites sculptés, en harmonie de tons avec l'effet éblouissant du décor.

A l'entrée du *patio* des *doncellas* on a voulu nous montrer, sur les dalles de marbre de la salle, des taches de sang de Don Fradrique, tué ici par ordre de Don Pèdre, comme on a prétendu nous faire voir, à Blois, celles du meurtre du duc de Guise, et, à Holly-Rood, celles de l'assassinat de Darnley. Les unes ne me paraissent pas plus authentiques que les

autres. Nous avons failli en laisser derrière nous de moins apocryphes qui nous eussent intéressés davantage.

Nous venions de descendre sous les galeries voûtées et sombres qui longent le vaste bassin de marbre où se baignèrent les sultanes, et, plus tard, Maria Padilla, la belle favorite de Don Pedro.

Avant de revenir sur nos pas pour visiter les jardins, quelques-uns de nous sautèrent dans la piscine, maintenant à sec, pour parvenir directement à son extrémité où, nous disait-on, se trouvait un tombeau à examiner.

L'une de nos voyageuses, restée en arrière, ignorait, à la fois, et la profondeur du bassin et notre intention de retour immédiat. S'effrayant à la pensée de s'égarer seule sous ces galeries obscures, elle tenta, trop rapidement, de nous rejoindre. Le pied lui manquant dans le vide, elle perdit l'équilibre et tomba en jetant un cri perçant. En une seconde nous étions près d'elle, la relevions et la ramenions à l'air libre.

Quoique l'aventure fut beaucoup plus sérieuse que celle de la veille en tramway, la victime s'en tira presque aussi bien, relativement au sérieux danger couru, puisque ses mouvements, quoique douloureux, nous prouvaient qu'aucune fracture ou lésion grave n'était à craindre.

Après quelque temps de repos, nous pûmes traverser les jardins dont nous nous rappellerons moins

les souvenirs historiques que celui de l'accident qui, à six cents lieues du pays, eût pu avoir des conséquences fatales. Nous n'avons donc pu assister qu'à distance aux jeux hydrauliques dont la destination rafraîchissante, n'était pas précisément celle qu'aimait à leur donner Pédro-le-Cruel, sous forme de mauvaise plaisanterie. Lorsque les dames de sa cour promenaient, dans certaines allées, leurs robes à cloches, favorables aux ascensions indiscrètes de jets d'eaux plus désagréables qu'hygiéniques, des filets aigus leur partaient traîtreusement et verticalement dans les jambes. En les fuyant, elles en rencontraient d'autres en tous sens, qui précipitaient leur course folle, à leur grand émoi et pour le vif plaisir du roi que leur effarouchement et l'envolement de leurs jupes pâmaient d'aise.

Nous n'étions pas autorisés, par nos cartes d'entrée, à visiter le premier étage, qui comprend les appartements, de construction moderne, à l'usage de la famille royale. Nous ne le regrettâmes point ! Des meubles de notre époque et des bijoux à l'usage des Infants et des Infantes doivent faire triste figure aux yeux de visiteurs encore tout émus du rez-de-chaussée féérique qu'ils viennent de quitter.

\* \* \*

En allant voir la maison de Pilate après l'Alcazar, nous avons commis une faute qu'il eût été mieux d'éviter. *La Casa de Pilatos*, imitation de l'architecture arabe, n'est cependant ni sans mérite ni sans intérêt, car, des édifices particuliers de Séville, c'est le plus intéressant. Elle a été édifiée, paraît-il, sur le même modèle que l'habitation de Pilate, par son premier propriétaire, le marquis de Tarifa, en souvenir de son voyage en terre sainte. Son portail en marbre blanc donne accès sur un *patio* au centre duquel s'élève une jolie fontaine.

Ce *patio*, même au sortir de l'Alcazar, paraît magnifique. C'est le plus bel éloge que j'en puisse faire.

Quant à l'intérieur du palais, la place où le coq chanta, celle où Jésus se tint en présence de Pilate, le balcon de ce dernier, le prétoire, etc., n'ont qu'une valeur d'imitation peu émouvante dans un pays où abondent les monuments et les curiosités historiques.

On peut, comme souvenir de cette visite, se contenter de la magnificence de la décoration. Celle-ci, mauresque comme à l'Alcazar, est d'une beauté qui fait regretter certains blanchiments inintelligents qui ont empâté des arabesques du travail le plus délicat.

\*  
\*\*

Malgré ma résolution antérieure, partagée par mon compagnon, de ne plus assister au spectacle barbare d'une course de taureaux, nous ne pûmes résister à la tentation que provoquait en nous, depuis notre arrivée, l'incessante annonce colportée, affichée, vociférée, des courses extraordinaires données trois jours de suite à l'occasion de la foire.

Je me proposais de ne point décrire une course de taureaux, cette description ayant été faite déjà par d'autres écrivains avec une compétence et une maestria qui me font défaut. Bon nombre de mes lecteurs peuvent cependant en ignorer les grands traits. C'est donc pour ces derniers que je vais écrire aussi brièvement que possible ce chapitre, qu'il suffira aux autres de franchir en passant au suivant.

Le cirque de Séville (*la Plaza de toros*) quoiqu'il date de 1760, est digne, comme grandeur et construction, d'une ville qui se glorifie autant de son école de tauromachie que de son école de peinture. D'un diamètre de 67 mètres, plus vaste, conséquemment, que celui de Madrid si renommé, il était bondé peu de temps après que nous y eûmes trouvé place, de 12 à 15,000 spectateurs désireux comme nous, de voir à l'œuvre les trois premières *Espadas* de l'Espagne : Frascuelo, Lagartijo et Mazzantini.

Nous étions fort bien placés, à peu de distance de la loge des autorités, presque au-dessus du *toril*, c'est-à-dire aux places recherchées par les grands amateurs.

— Je crains que nous soyions *trop bien*, me dit mon compagnon en me faisant remarquer que des grappes humaines emplissaient jusqu'aux escaliers de sortie, et nous coupaient toute espèce de retraite.

— Bah ! si la vue de l'arène nous déplaît, lui répondis-je en lui montrant les ravissantes têtes nues et fleuries qui nous entouraient, nous pourrions occuper nos regards ailleurs !

Par une de nos voisines qui, grâce à un heureux hasard, parlait un peu notre langue, j'appris que chaque *Torero* voyage avec sa *cuadrilla*, c'est-à-dire la troupe spéciale des acteurs d'ordre inférieur dont il va être question, et qu'il est payé, par spectacle, pour lui et les siens, de 6 à 8,000 francs sur lesquels il peut lui rester, tous frais déduits, environ 4,000 francs. — C'est là, sans contredit, un joli cachet. Mais, si on le compare à ceux qu'obtiennent, de nos jours, les étoiles lyriques et dramatiques, on conviendra qu'il n'a rien d'excessif. Le public, il est vrai, est parfois plus féroce que le taureau ; mais, après tout, on revient moins facilement d'un coup de corne que d'un coup de sifflet (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le célèbre Fras-cuelo, de son vrai nom, Salvador Sanchez est mort des suites d'un coup de corne reçu au cours d'une *corrida*.

\* \* \*

Avant de mettre en scène les personnages qui composent une *quadrilla* il est utile que je les présente au lecteur. Citons d'abord, et par ordre, les cavaliers qu'on nomme *Picadores*. Bourrés de coton et les jambes bardées de fer, ceux-ci figurent dans chaque course au nombre de quatre à six.

Leur costume se compose d'un pantalon jaune recouvrant le métal qui les protège, d'une veste ronde, richement galonnée, et d'un large sombrero blanc rappelant, par sa forme, la coiffure de nos portefaix des halles.

Armés d'une très longue lance, dont l'extrémité a la forme d'un minaret turc, afin de ne pouvoir pénétrer que légèrement, ils ont pour mission de repousser les attaques du taureau, après les avoir au besoin, provoquées. Leurs montures sont les pièces de résistance du combat, pièces qui ne résistent guère, car les pauvres bêtes, vouées à une mort certaine, sont, naturellement, choisies dans la plus fine fleur des clos d'équarrissage. On n'exige d'elles que de supporter le poids de leur cavalier ; quant à courir, il n'en saurait être question.

Les *Chulos*, trois au minimum, n'ont, pour toute défense, qu'un carré d'étoffe multicolore avec lequel ils distrairont le taureau et déplaceront sa fureur, au

profit des picadores, quand ils verront, au début, ceux-ci serrés de trop près.

Le rôle des *Banderilleros* commence ensuite. Tous jeunes et agiles comme les chulos, ils portent, comme ces derniers aussi, un brillant et riche costume qui dessine toutes les formes du corps et qui ne gêne en rien les mouvements. En nombre égal à celui des *Chulos* ou *Capadors* ils portent dans chaque main une banderille de papier de couleur enroulée sur une flèche. — Au cours de leurs évolutions rapides, ils implantent, dans la tête de l'animal, leurs flèches dont la piqure et l'appendice flottant animent le courroux. Lorsqu'ils ont ainsi porté sa fureur à son comble, le premier sujet entre en scène. C'est le *Matador*, qu'on nomme aussi du nom de son arme : *espada* (épée) ou, plus généralement, *Torero*. Celui-ci, au péril de sa vie, en apparence tout au moins, doit, après quelques passes habiles, tuer le taureau à la tête, et non ailleurs.

Lorsque la bête tombe, sans mourir sous le coup, un dernier personnage s'approche et l'achève d'un coup de poignard. On nomme ce dernier le *Cache-tero*.

Il est temps de nous occuper du spectacle dont le public impatient réclame à grands cris le début.

C'est en vain que l'orchestre tente de noyer ses trépignements sous des flots d'harmonie. Des bordées de sifflets, de mirlitons et de trompettes à un sou ne capitulent qu'à l'ouverture des portes du ma-

*tadero*. Celles-ci, qui nous font face, donnent issue à la *quadrilla* dont l'orchestre accompagne brillamment la marche. Cette *quadrilla*, dont l'arrivée est saluée par des tonnerres d'applaudissements, est d'un pittoresque et d'une splendeur inoubliables. On y trouve toutes les couleurs de la plus riche palette, la majesté d'une troupe de guerriers alliée à la gaieté d'une bande de masques et au grandiose d'un cortège royal.

Deux alguazils en costume du moyen-âge en forment la tête : montés, à la mauresque, sur des chevaux noirs comme leur costume sévère, que relèvent, seule, leur collerette à la Henri IV et les plumes blanches de leur chapeau, leur tenue sombre fait d'autant mieux valoir l'éblouissement de l'escadrille qui les suit. D'abord les toreros, les trois célébrités que j'ai citées. Tous trois portent exactement le costume de Figaro du *Barbier de Séville*, mais orné avec une telle richesse que l'on évalue à quelques mille francs le coût d'un tel costume.

Viennent ensuite, trois par trois, les *Chulos*, leur cape polychrome sur l'épaule, les *banderilleros*, leurs flèches, en mains, puis une nuée de *picadores* plus dignes, d'aspect, avec leur lance au poing, que leurs misérables montures ; et, enfin, fermant la marche, des muletiers conduisant, à la main, les mules pomponnées et enrubannées destinées à l'enlèvement des cadavres. Tous portent les costumes les plus riches, les plus brillants, maintenus sans al-

tération depuis le moyen-âge qui leur a donné naissance.

Le cortège fait le tour de l'arène, puis vient s'arrêter en face de la loge officielle qu'il salue, en même temps qu'en inclinant son épée, son chef demande à l'Alcade l'autorisation de commencer le spectacle. La clef du toril tombe aux mains d'un garde qui va se poster près de la porte, tout prêt à l'ouvrir. Un signe d'acquiescement de l'Alcade, et la brillante vision disparaît.

Seuls, quatre *Picadores* et quatre *Chulos* sont restés dispersés au loin dans l'arène. Ceux-là, le dos à la barrière et la lance en arrêt, ceux-ci agitant leurs capes, les yeux fixés, comme ceux de tout le public, vers un point unique. C'est un moment d'anxiété inexprimable. Le silence est tel qu'on entendrait presque battre les cœurs.

La trompette sonne. La porte s'ouvre. Un taureau s'en élance en même temps qu'un seul cri sort à la fois de quinze mille poitrines ; mais sa fureur apparente est de courte durée. Pendant qu'il paraît se recueillir, les *chulos* accourent l'exciter en faisant tournoyer leur cape devant ses yeux. L'animal part alors attaquer un *picador* qui l'attend la lance au poing et l'en pique à l'épaule. Il répond à cette blessure par un coup de corne qui effleure le cheval ; mais celui-ci n'en sera pas quitte pour si peu, car il est voué au carnage qui forme le fond réglementaire de ce drame.

Les *chulos* harcèlent de nouveau la bête, en évitant adroitement ses attaques dont les malheureux chevaux recoivent stoïquement le contre-coup. Quant aux *picadores*, leur lance est nécessairement impuissante à arrêter l'élan du taureau, en dépit des blessures superficielles qu'il en reçoit. Le sang coule de tous côtés et rougit le sable de l'arène.

La foule commence à s'amuser et applaudit à la chute du premier cheval qui tombe mort, éventré sous son cavalier. Pendant qu'on distrait le taureau et qu'on l'attire sur un autre point, un attelage de mules vient enlever la victime.

Mais, passons sur ce premier acte qui est des plus répugnants, car un *picador* promène sa monture pantelante tant qu'elle peut supporter son poids.

La musique a sonné l'ouverture du second acte, le ballet de la pièce, si je puis m'exprimer ainsi. Les *banderilleros*, qui en sont les acteurs principaux se sont élancés dans le cirque, une flèche agrémentée de papier découpé dans chaque main. Courant sus au taureau, sans autre moyen de défense que leur adresse à lui échapper, ils attendent qu'il baisse la tête pour les attaquer; mais, avant qu'elle ait le temps de se relever, deux flèches s'y sont implantées. En même temps, avec une adresse incroyable, le *banderillero* a saisi l'une des cornes et a passé, en un saut de clown, derrière l'animal. A cette prouesse, le public bat des mains. Un de mes voisins, amateur passionné, assourdit ceux qui l'entourent, de ses exclamations.

mations furibondes adressées aux acteurs, bipèdes ou quadrupèdes, selon les péripéties de la scène. Après plusieurs passes de ce genre, entremêlées de coups de corne mortels aux montures des *picadores*, arrive le tour du premier rôle, le *matador*.

Le troisième acte commence.

Le *matador*, salué d'une entrée, comme un ténor *di primo cartello*, se présente l'épée nue dans la main droite, la *mantera* rouge sur le bras gauche. Ce nouvel ennemi a bientôt concentré sur lui la fureur du taureau. Après l'avoir affronté plusieurs fois, sans pouvoir rencontrer la seconde psychologique favorable à sa tentative, il lui plonge enfin son arme dans la tête entre les deux cornes. Mais, hélas ! le coup, mal dirigé, n'était pas mortel et pour comble de malheur, le torero n'a pu arracher, de la tête, couverte de sang, l'arme avec laquelle s'enfuit la bête qui l'agite furieusement en poussant des mugissements effroyables. Le *matador*, désarmé, est à sa merci. L'armera-t-on d'une nouvelle épée ? — Non, me dit-on, car les règlements s'y opposent, et le peuple ne le permettrait pas !

Pour sauver la situation, une porte est ouverte sur le corridor circulaire qui protège le public et qui, en tout temps, doit rester vide. Or, comme l'incident, qui est des plus rares, était imprévu, des spectateurs téméraires, faute d'autre place, l'avaient envahi. Lors donc que l'on vit le taureau se précipiter tout sanglant, l'œil en feu, dans ce corridor, ce

fut un sauve-qui-peut général qui eût été archicomique s'il n'eût été aussi dramatique.

Le danger a accroché des aîles aux jambes les moins agiles. On escalade la rampe, en sautant, à tout hasard, sur les spectateurs ou spectatrices qui crient et se démènent. Mais l'animal accourt et un fuyard, peu ingambe, ayant manqué son élan, va être atteint et transpercé. On le saisit, qui, par la tête, qui, par les épaules, et on l'arrache à une mort certaine, en le hissant, plus mort que vif, dans notre tribune.

Il était temps ! Au moment où sa seconde jambe franchissait la balustrade, le taureau la frôlait en courant et la couvrait du sang dont sa tête était inondée. — Syncope du malheureux qui, en attirant sa jambe à lui, s'est cru sérieusement blessé. — Mais ce détail n'a guère occupé et émotionné que notre tribune. On s'occupe d'autre chose. Le torero a attendu, dans l'arène, son ennemi à son passage, et, protégé par la balustrade qui l'en sépare, s'est penché sur lui, a saisi, de ses deux mains, la poignée de son épée et, par un effort puissant, en est redevenu maître.

Le taureau, retrouvant libre l'issue du corridor, a regagné l'arène et rencontré son adversaire, sous un nouveau coup duquel il tombe enfin, au bruit assourdissant des trépignements du public pour lequel un incident de cette nature est une précieuse rareté. Je prenais ces trépignements pour des applau-

dissements. Je me trompais ! Lorsque le *cachetero* ayant donné au vaincu le coup de grâce, l'attelage des mules eut enlevé, au grand trot, son cadavre, au son des fanfares de l'orchestre, la foule lança contre le matador autant de vociférations que de pelures d'oranges. Il en est ainsi, paraît-il, lorsque ce dernier n'a pas l'adresse de tuer le taureau du premier coup.

L'entr'acte ne dura que le temps nécessaire à faire disparaître, sous du sable frais, les traînées et les mares de sang dont le sol était couvert.

Un appel de trompettes signalé la sortie d'un nouveau taureau. A peine celui-ci s'est-il élancé dans le cirque, qu'il mesure, du regard, ses ennemis dispersés, et fond sur les *chulos* qui lui échappent en courant vers la barrière circulaire. D'un saut agile ils s'enlèvent et retombent de l'autre côté, pendant que les cornes de l'animal n'atteignent que la planche qui les protège. Dès son début, celui-ci a toutes les sympathies de la foule qui bat des mains aussi frénétiquement qu'elle sifflait tout à l'heure.

Un *picador* est visé par la bête dont sa lance ne peut vaincre l'élan. Le taureau atteint le cheval en plein poitrail et le soulève sur ses cornes. Pendant qu'il lui fouille les entrailles en le dressant sur ses pattes de derrière, le cavalier, qui finit par être désarçonné, roule sur le sable. Impuissant à se relever seul, il aurait eu, aussitôt, le sort de sa monture si les *chulos* n'avaient réussi à détourner l'attention

de l'ennemi de leur côté, mais, pour un instant seulement. Un autre *picador* est assailli, le ventre de son cheval transpercé d'un coup de corne comme d'un coup d'épée. On fut témoin alors de ce spectacle horrible : le picador ne sentant pas la victime tomber sous lui l'éperonna pour l'éloigner de son bourreau appelé ailleurs. Le cheval traversa l'arène avec les intestins sortis du corps, lui battant dans les jambes, traînant, comme un sac, sur le sol et embarrassant sa marche.

A la vue de cette scène émouvante, épouvantable, plus d'une femme s'évanouit qu'il fallut enlever et secourir, je ne sais comment ! L'Espagnole, ma voisine de face, se rejetant en arrière, tomba dans mes bras en jetant des cris perçants et en se cachant les yeux avec son éventail.

Au même moment, l'un des picadores se voyant le point de mire du taureau, et se souciant peu d'affronter le danger sérieux que venait de courir son camarade, chercha à gagner la porte de sortie, tentative que sa poussive et décharnée Rossinante favorisait de son mieux.

Le public, qui s'en aperçut aussitôt, ne l'entendit pas ainsi. Lorsque, après un peu d'hésitation motivée par les invectives qui l'assaillaient, il vit le malheureux comparse battre décidément en retraite, sa férocité ne connut plus de bornes. Avec les injures et les sifflets vola, à son adresse, tout ce que l'on trouva à portée : morceaux de fruits, pelures

d'oranges, croûtes de pain et; même, bouteilles vides...

Le *picador*, dit-on, sera sévèrement puni de sa lâcheté par l'autorité. Peu lui importe! il ne reparait plus!

C'est au milieu du sang, qui ruisselle partout, que les *banderilleros* exécutent, comme déjà, leurs prouesses de légèreté et d'adresse. Il arrive quelquefois que, lorsque le taureau manque d'ardeur, on la provoque par des *banderillos de fuego*. Les artifices, éclatant au-dessus de sa tête, réussissent, quand même, à porter au maximum désiré la colère, alors inexprimable, du taureau.

Pas n'est besoin, en ce moment de recourir à ce procédé extrême. Le taureau ne donne que trop de preuves de sa valeur.

C'est à un autre, maintenant, à se mesurer avec lui. A ses premières passes, on a bientôt jugé le *matador*. C'est en vain que le taureau, dont le sang épais coule sur ses flancs, écume en bondissant sur son ennemi. Celui-ci, agile et leste comme un tigre, se trouve à dix pas de l'animal, alors qu'il paraît certain que ce dernier va l'atteindre.

Toutes les respirations sont suspendues chaque fois que les deux adversaires s'abordent. Sûr du dénouement, le torero n'épuisera pas les vingt à vingt-cinq minutes que les règlements lui accordent. Il ne veut pas plus longtemps énerver son public. Après avoir, de sa cape rouge, concentré le regard

enflammé de l'animal sur ce but agaçant et volage, il abat, sur la tête courbée et prête à le frapper, la pointe de sa dague, avec une sûreté de main et de coup-d'œil étonnante.

La lame traverse la moëlle épinière.

Le taureau tombe foudroyé. Il est mort !

A ce coup splendide, la foule trépigne et acclame le vainqueur qui s'incline modestement et se retire, après avoir salué, l'épée basse, la loge officielle.

Fort écoeurés et très peu ravis, nous jetâmes un coup d'œil sur l'arène d'où s'éloignaient des chevaux, les entrailles balayant le sable couvert de sang, pendant que l'on venait, en musique, enlever les morts.

Deux courses nous avaient plus que suffi ! — Profitant, avec empressement, d'une poussée vers la sortie voisine, nous nous sommes échappés du cirque et, une fois en plein air, hors de ce milieu répugnant, aux instincts sanguinaires et aux passions féroces, nous avons poussé avec ensemble une exclamation de soulagement. — La délivrance, à notre grande surprise, n'était pas encore complète. Un attelage amenait au grand trot l'un des taureaux tués sur la place où nous débouchions et l'y déposait.

Une horde de gamins, l'entourant, trempèrent aussitôt avec joie leurs doigts dans son sang, en attendant le plaisir prochain de le voir écorcher, dépecer et vendre.

Evidemment, je ne vois pas de motifs sérieux pour, après un tel spectacle, rentrer à son hôtel, faire ses malles et retourner dare-dare en France, comme le firent nos premiers compagnons de rencontre à la sortie de leur deuxième journée de cirque à Madrid. Je n'en dois pas moins convenir que l'impression que j'ai ressentie en renouant connaissance avec les courses de taureaux a été la même la seconde fois que la première.

Cette impression répulsive, tout étranger témoin de pareilles scènes, en général, la partage. Aussi, ceux-là s'abusent (à l'honneur de notre pays) qui s'imaginent que, si libre carrière était donnée à ces spectacles, le succès s'en implanterait chez nous. Les Espagnols s'y complaisent parce que, dès leur tendre enfance, ils y ont été habitués. Je ne les en félicite pas. Ce n'est pas à cette école qu'ils perdront leurs trop faciles propensions à la guerre civile.

Ce qui paraît le plus surprenant, c'est de voir des dames, des jeunes filles appartenant au meilleur monde, répudier, en face de ces scènes de boucherie, les sentiments qui devraient être, partout, l'apanage de leur sexe. La joue empourprée, l'œil brillant, c'est avec ivresse qu'elles contemplant l'épée fumante et rouge de sang que le matador a plongée dans le corps du taureau. Si quelques-unes, par hasard, tombent en syncope, la généralité s'y complaît et s'y passionne.

N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, des femmes mêmes

remplir le rôle de *torera*, et égorger, de leur propre main, comme la Martina Garcia, deux taureaux dans une seule après-midi ?

En somme, l'enthousiasme du peuple espagnol pour les courses de taureaux peut-il passer pour un hommage à la valeur, pour une glorification du courage ? Je ne le crois pas. Pour combattre un taureau il faut du cœur, je n'en disconviens pas ; mais il faut aussi des jambes, c'est incontestable, et plus encore de jambes que de cœur. A part une seconde de danger réel tout le reste n'est que fuites perpétuelles, jeux de cirques forains, entrechats et ronds de jambes. Quand je dis : le reste, je ne parle que de la partie active du personnel sur la scène. Ceux qui, seuls, sont exposés à un danger d'autant plus sérieux qu'ils ne peuvent l'éviter, ce sont les malheureux chevaux des *picadores*, si tant est que l'on puisse donner ce nom aux quadrupèdes en rupture d'équarrissage que le programme a voués à une mort aussi ignoble que cruelle ! Si leur éventrement, qui répugne, était supprimé des courses de taureaux, celles-ci constitueraient un spectacle aussi attrayant que grandiose. Mais, essayez donc de tenir ce langage aux Espagnols ! Ils vous répondront qu'une course est d'autant plus vantée que l'on y compte davantage de chevaux mis à mort !

Quant au torero, au héros de la fête, les pommes cuites et les écorces d'oranges ne sont pas pour lui plus loin de la pluie d'éventails, de bouquets et de

cigares que ne l'était et ne l'est encore la roche Tar-péienne du Capitole.

Aussi, le *Torero*, qui pose pour la galerie, en costume de bal travesti, la redoute-t-il, avec raison, plus que son adversaire. En effet, le taureau, après sept tentatives infructueuses, est reconduit en triomphe, quoique non vainqueur, à son toril. Au contraire, le torero coupable d'insuccès est conspué, sifflé, hué, au point de perdre à tout jamais, et son renom, et le profit qu'il tirait de sa profession.

A l'heure de la fin des courses, nous sommes retournés voir la sortie du cirque. Il est beau de voir sortir pareille foule. Ses torrents, se précipitant à la fois par dix portes différentes, couvrirent en quelques minutes, de leurs flots bigarrés, la place et les avenues voisines. Des centaines de voitures se faisaient difficilement jour au milieu de la fourmilière. Je fis la remarque que l'on s'échappait, non pas joyeusement, comme de nos théâtres, mais comme furtivement et brisé par l'émotion.

Les courses, nous dit-on, avaient été superbes jusqu'au bout, à preuve qu'en sus de cinq taureaux mis à mort, vingt chevaux avaient été éventrés.

## SÉVILLE (SUITE ET FIN)

PROMENADE EN VILLE. — LE PALAIS DE SAN TELMO. — A PROPOS DE BEAUTÉ, D'AMOUR ET DE TAUREAU. — UNE ESCUELA DE BAILE. — UN BARBIER DE SÉVILLE. — LA LONJA. — LE MUSÉE. — COSTUMES ET USAGES.

Mes lecteurs pourraient faire la remarque que, jusqu'alors, je ne les ai pas entretenus de Séville comme ville. Nous allons donc nous y promener avec eux quelques instants pour leur en donner une légère idée, sans, pour cela, prétendre qu'après cette promenade nous ne trouverons point quelque peu exagéré le dicton Andalous qui fait de Séville une merveille. En effet, c'est en vain que l'on y chercherait de grandes artères bordées de belles constructions. Toutes ses rues, sans exception, sont très étroites. La plupart sont, en outre, courtes et tortueuses. Aux jours de grande activité, il serait impossible, dans le quartier commercial, de laisser circuler les voitures. Cette interdiction est tellement

fréquente, que des poteaux en fonte sont disposés pour y être facilement posés et enlevés à volonté.

Notre rue des *Sierpes*, (des serpents) qui se trouvait dans ce cas, aboutit à la place de la Constitution, très intéressante par ses types de vieilles maisons aux toits en visière de casquette, genre Suisse. Le rez-de-chaussée se dérobe à l'ardeur du soleil sous une galerie dont les piliers soutiennent les trois ou quatre étages supérieurs. Tout le long de ceux-ci courent des balcons de fer artistement ajourés, garnis de fleurs, et clos, au besoin, par des rideaux rayés qui donnent à cette place le coup d'œil le plus pittoresque. Un des côtés de son rectangle est occupé entièrement par l'Hôtel de Ville, très beau monument dont la façade est richement sculptée. En en faisant le tour, on arrive sur la place *Neuve* dont la création toute récente justifie le nom. Elle est immense, bien bâtie, et plantée, sur ses quatre côtés, de palmiers et d'orangers. C'est la plus belle antipode de sa voisine que l'on puisse imaginer.

Sortant de la cité par la porte de *Triana*, nous arrivons au fleuve, que les Arabes ont baptisé à première vue du nom : *Oued el Kebir*, *Grand Fleuve*, que l'on a espagnolisé Guadalquivir. Si l'on appliquait au Guadalquivir le raisonnement du Normand pour « l'année à pommes » on pourrait dire que, comme grand fleuve, devant avoir beaucoup d'eau, il avait alors peu d'eau, mais qu'en qualité de fleuve espagnol réputé sans eau, il avait beau-



LA GIRALDA A SÉVILLE

coup d'eau. J'ajoute que je ne l'ai trouvé ici ni moins jaune ni plus poétique que vu de la Giralda. Le pont de fer qui nous fait face, et du milieu duquel on jouit d'un coup d'œil imposant sur les deux rives, conduit au faubourg de Triana, quartier général des *Gitanos*, où ont lieu leurs conciliabules occultes. C'est dans un village voisin, Alcala, que l'on fabrique, non-seulement le pain que l'on mange à Séville, mais encore celui que l'on expédie à Madrid, à Barcelone et jusqu'en Portugal, tellement il est exquis.

En face du port, voisin du pont de fer, s'élève une tour attribuée par les uns aux Romains, par les autres aux Arabes. Je crois que les uns et les autres ont un peu raison, en ce sens que son origine fut romaine mais que ses créneaux, pointus sur ses deux étages, sont franchement arabes. C'est la *Tour de l'or*, dans laquelle Don Pedro, d'après la tradition, renfermait ses richesses. La promenade de Christine, *Paseo de Cristina*, en est toute voisine. Cette promenade est très renommée à Séville, parce que, je présume, on y voit des saules, des chênes, des peupliers, aussi extraordinaires là-bas que le serait, dans le nord de la France, un quinconce de palmiers et d'orangers en fleurs. Selon la logique sévillanne j'aurais consenti, pour la rareté du fait, à l'admirer si nous l'eussions trouvée mieux entretenue.

Entrons maintenant, si vous le voulez bien, au palais de *San Telmo*, chez le duc de Montpen-

sier, pendant qu'il est à Lisbonne. Un magnifique portail en marbre, auquel on ne pourrait reprocher que trop de richesse d'ornementation, nous invite, non pas à le franchir, mais à prendre, dans la rue voisine, nos cartes d'entrée pour le palais qui en forme l'angle.

On le visite rapidement, avec le regret de passer trop vite devant des richesses artistiques de tous genres, entr'autres une histoire de Don Quichotte, signée, en 1733, par Ant. Gomez qui en a brodé à la main tous les sujets. Outre un ameublement royal, d'époques différentes, le palais renferme une collection de tableaux de grands maîtres de diverses écoles.

Les jardins, beaucoup plus beaux que ceux de l'Alcazar, méritent une mention toute spéciale. On est heureux de ne plus y retrouver ces ifs et ces cyprès affreusement taillés, torturés à la mode espagnole, et surtout les sombres arabesques de buis que le goût d'un Français a heureusement bannies. Cette triste végétation a été remplacée ici par des avenues grandioses de platanes, par des corbeilles de rosiers, déjà couverts de fleurs, et de plates-bandes des plantes exotiques les plus rares, qui poussent, grâce au riche climat de Séville, comme chez elles, au milieu des palmiers, des bananiers, etc. Il y pousse même, sous le nom de bambous, une immense collection de cannes à pêche sur lesquelles on est tout surpris de voir des feuilles. Les poissons de

nos rivières n'en ont jamais vu de pareilles. C'eût été encore un agréable souvenir de voyage à rapporter ; mais sa longueur eût été gênante. Si le bagage en Espagne peut peser 30 kilos, je ne sache pas qu'il puisse atteindre quinze à vingt mètres de longueur.

Quand une plante de nos climats, comme le lierre, par exemple, se rencontre dans ces jardins, on est stupéfié de son développement. Pour bien me convaincre qu'au retour je ne croirais pas avoir été le jouet d'une hallucination, j'en ai rapporté une feuille. Semblable aux autres, elle n'en a pas moins une longueur de vingt centimètres.

Nous avons espéré, en visitant la demeure d'un Français, y entendre, à titre d'agréable exception, parler notre langue. Il n'en fut rien ! Aucun des serveurs-cicerones et des jardiniers ne comprenait un seul mot de français. 1970

De l'autre côté de l'avenue qui longe les jardins s'élève la manufacture de tabacs, l'une des plus importantes de l'Europe. Quatre mille Carmen, Incarnation ou Dolorès y fabriquent les milliards de cigarettes et les deux millions 800,000 livres de tabac qui en sortent, année moyenne.

— Et, dans tout cela, pas un grain de tabac à priser ! Cen'est pas croyable, fit, avec un soupir, mon compagnon ! Aussi, ne put-il se défendre de renouveler, pour la vingtième fois, la même tentative, en entrant dans le premier *estanco* qu'il aperçut. Il en

sortit triomphalement, cette fois, en brandissant à la main une petite boîte de métal!

— Etes-vous sûr que ce ne sont pas des sardines? lui demandai-je.

— La même réflexion me l'a fait ouvrir sur place, me répondit-il. C'est une poudre jaune qui sent je ne sais quoi et dont mes narines n'ont pas l'air de s'accommoder.

\* \* \*

Nous passerons sous silence les monuments entrevus sur notre route, les marchés, malgré leurs curieuses petites chapelles qu'entretiennent les marchandes; de même les églises, qui paraîtraient fort intéressantes si l'on n'avait vu auparavant la Cathédrale; aussi les portes, les remparts, etc., pour ne pas prolonger une description déjà longue.

Un mot, cependant, à propos d'une statue que nous remarquâmes au coin d'une rue et dont la décapitation nous surprit comme un acte de vandalisme bien rare en Espagne. L'explication qui nous en fut donnée mérite d'être rapportée.

Le roi Don Pedro le Cruel, qui vécut au milieu du quatorzième siècle, avait la réputation, même de son vivant, d'être « un bon Justicier ».

Il prétendit un jour en donner la preuve, à son propre endroit, dans les circonstances suivantes :

Disons d'abord, d'après une chronique du temps, « qu'il aimait à courir de nuit par les rues, se divertissant à ces jeux de Princes que le lecteur entend assez et qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. »

Or, par une belle nuit, Don Pedro, déguisé, fut rencontré par un savetier jaloux qui lui administra une bastonnade à laquelle il répondit par un coup de poignard qui tua raide le jaloux. La justice, ainsi que cela se voit encore de nos jours, s'épuisait en vaines recherches, lorsqu'une vieille femme lui révéla que, la nuit du crime, elle avait vu s'enfuir le coupable. Elle ajouta que dans sa course elle avait entendu craquer les os de ses jambes et pu reconnaître ainsi, dans le fuyard, le roi lui-même.

Les magistrats firent part de cette dénonciation à Don Pedro qui, en avouant le fait, voulut que justice fût faite du coupable. Il ordonna donc, en sa qualité de « bon Justicier », que son effigie serait décapitée, et, pour que la punition fût publiquement connue, il voulut que sa statue, mutilée, fût élevée au coin d'une rue de la ville.

\*  
\* \*

Ce que nous ne pourrions taire, sans être coupable du crime de lèse-beauté, c'est l'admiration à jet continu que nous avons éprouvée au cours de ces

promenades, à la vue de toutes les figures que nous rencontrons. Il faut bien, pour rester dans le vrai, reconnaître qu'un peu partout, mes lectrices exceptées, les beaux visages sont l'exception. Or, si les *majas* de Séville ne sont pas toutes fascinatrices, il faut convenir aussi que celles qui ne sont pas au moins jolies sont en infime minorité, et leur concéder, en même temps, une fierté provoquante et, surtout, des yeux de velours et d'acier qui assurent, même aux moins favorisées, une physionomie attrayante. Au charme de leur beauté naturelle s'ajoutent toutes sortes de séductions irrésistibles. Elles ne marchent pas ; elles ondulent et glissent, en vous découvrant leur petit pied qu'elles prennent assez elles-mêmes pour, si elles parlent du pied des Madrilènes, le comparer à « une barque à six rameurs » ou autre *andalouzade* du même calibre. En même temps, d'un simple repliement d'éventail, elles ont laissé admirer bras nus et taille ronde. Si, alors, votre regard rencontre le leur, sans avoir à opposer à ce dard perfide la cuirasse d'un âge respectable, vous en aurez pour un certain temps avant de reprendre vos sens.

C'est, d'ailleurs, à Séville que l'on peut juger dans sa plus grande pureté le type andalous, le plus poétique peut-être de l'Europe, particulièrement chez la femme, dont le principal souci, voire même l'unique, est de plaire à l'homme. La coquetterie de la plus pauvre, de la moins douée n'a pas d'autre but.

Ce sujet m'amène à en effleurer un autre qui est souvent son compagnon de prédilection : l'amour. Si nous pouvions interroger sur ce point l'auteur de *Francillon*, ses souvenirs de jeunesse pareraient, sans nul doute, à mon insuffisance. Il s'adonnait, en effet, en Espagne, à des études tellement approfondies sur cette spécialité, que son père, premier du nom, était obligé de l'abandonner dans chaque ville andalouse que l'on quittait, en lui donnant rendez-vous plus loin. Faute d'un tel secours, je me bornerai donc à dire que chez les Andalous l'amour a le pas sur les occupations sérieuses, de même que, par caractère, le sentimentalisme, chez eux, domine le raisonnement et la réflexion.

Après l'amour, ou au même niveau, (cela dépend des individus) arrive le taureau. On comprend sans qu'il soit besoin de philosopher, l'importance plus ou moins grande que peut prendre l'amour dans la vie d'un peuple ; mais ce que l'on comprend moins facilement, c'est le taureau ? Il n'y a pas de conversation dont il ne conduise « le fil », dont il ne tienne « le dé » ; pas d'étalage, sauf, peut-être, ceux des chapeliers, dont ses cornes ne soient le plus bel ornement ; pas de ménage, à coup sûr, dans lequel lesdites cornes n'aient l'importance qui appartient à l'emblème d'un goût vif et partagé.

La moitié des adresses de fournisseurs qui nous ont été distribuées reproduisaient des scènes de tauromachie, de cette tauromachie qui est en tel hon-

neur à Séville qu'elle y a eu longtemps son école et ses professeurs.

Ce partage des sentiments passionnels de l'Andalous entre l'amour et le cirque ne saurait être mieux démontré que par l'existence d'une chanson populaire que j'ai entendu chanter et dans laquelle on n'a même pas pu parler d'amour sans parler taureau. L'un de ses couplets se traduit ainsi :

Hélas ! ton amour est comme le taureau,  
Où on l'appelle il va !  
Le mien est comme la pierre ;  
Où il est placé il reste.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif  
CONSEJERÍA DE CULTURA

Après une journée aussi bien remplie que celle dont je viens de raconter l'emploi, il nous restait à la clore par une soirée qui la terminât dignement.

Nous avons le choix entre « La Princesse des Canaries, » d'Offenbach, et une *Escuela de baile*. Un vote d'acclamation en faveur de cette dernière accueillit l'offre, que nous fit un compatriote, de nous y conduire.

— Vous voulez voir, nous dit-il, une *Escuela de baile*.

Vous n'ignorez pas que, malgré son nom, ce n'est, en aucunes façons, une école de danse ; c'est encore

moins une école de bonnes mœurs. C'est, nonobstant, une des curiosités de Séville que tout étranger doit connaître. C'est, en réalité, un café-dansant, comme nous avons en France, le café-chantant. Il y en a ici, naturellement, de catégories diverses. Ceux que je connais ont une couleur locale très accusée qui n'est peut-être pas pour vous déplaire. La mère n'y conduira pas sa fille. Mais, comme vous n'avez pas de demoiselles avec vous... partons, si vous le voulez ; car l'heure nous presse.

Quelques minutes après, nous pénétrions dans un établissement dont le public, en délire, applaudissait, à tout rompre, la troupe chorégraphique. Celle-ci se composait de quelques femmes, je devrais plutôt dire de quelques femelles qui auraient paru, n'eût été leur brillant costume, sortir d'un asile d'aliénées. D'autres, formant galerie, la guitare, le tambour de basque ou les castagnettes en mains, excitaient, de leurs instruments, de leurs soubresauts et de leurs cris sauvages, le dévergondage de la danse.

C'était d'un tel naturalisme que nos voyageuses, n'y pouvant tenir, nous entraînent au dehors, à l'air pur.

— Je vais vous indiquer un numéro d'une catégorie supérieure. — Entrez là-bas, nous dit notre cicerone d'occasion, en nous indiquant, au bout de la rue, la lumière rouge d'une lanterne.

Nous y entrâmes ! Une buée chaude emplissait la salle imprégnée de parfums de tabagie mélangés à

l'odeur âcre des fleurs fanées que portaient les femmes dans leurs cheveux; car il y avait des femmes, même dans le public, ce qui encouragea les nôtres à s'y joindre.

Toutes les places étaient occupées, sauf, près de la scène, un petit coin dont la table était protégée par une barrière; le maître de l'établissement nous y poussa tous les quatre et nous y servit la consommation dont le coût modique comprend le droit d'entrée, ainsi que nous en avons été informés.

Notre arrivée fit sensation! Les toilettes parisiennes de nos compagnes et, surtout, leurs chapeaux paraissaient être, pour les Sévillans qui nous entouraient, quelque chose d'aussi extraordinaire que pouvait l'être pour les promeneurs du Jardin d'acclimatation le costume presque négatif des Cyngalais ou des Ashantis. Bien plus encore que le chapeau de Mme C..., la chevelure, blond-doré, qui en débordait, appelait, comme dans la rue et partout, des regards ébahis et même des chuchotements expressifs.

L'apparition d'une étoile chorégraphique détourna fort à propos les regards vers le spectacle dont nous avions, malgré nous, usurpé un instant l'attraction.

Sur trois côtés de la scène, une ceinture de comparses, en toilettes de couleurs criardes, tenait lieu de décor. Je ne garantirais pas que leur chair eût la fermeté du Paros, mais elle en avait la mate blan-

cheur. Quant à la danseuse, une robe de soie longue et montante laissait présager une danse aussi peu décolletée qu'elle l'était elle-même. Sans autre accompagnement que celui de deux ou trois guitares égratignées derrière elle, elle se livra d'abord à des glissements de pieds et à des balancements cadencés auxquels succédèrent progressivement des enlacements de bras, des ondulations lascives et des torsions de couleuvre en folie ; bref, une danse de bayadère, sauf la différence du costume.

Nous avions espéré voir de la danse espagnole, dans son milieu, sur son terrain. Nous prîmes patience.

L'artiste qui parut ensuite dansa une *seguedille*, comme la précédente, mais avec d'autres variantes. Nous patientâmes encore ! L'arrivée d'une troisième souleva un hurrah général de satisfaction. Cette fois, ce fut du nouveau. Les ondulations de serpent lascif furent interrompues et soulignées par un chant ardent de la danseuse elle-même, qu'elle scandait de ses castagnettes, renforcées du claquement de toutes celles de la galerie enjuponnée et des guitares, qui avaient pris le mors aux dents. Puis, ce furent des trépignements de pieds, des appels de talons, accentuant les apostrophes, qu'elle lançait d'une voix rauque, en même temps que le double éclair de son regard illuminait des yeux qui scintillaient comme des lames de Tolède dans un écrin de velours.

J'ai présumé que le texte, moitié crié, moitié chanté, était encore plus *salé* que la danse, car, alors que le public masculin trépignait en riant à gorge déployée, le public féminin se dérobaît derrière ses éventails. J'emploie avec intention cette expression : *salé*, qui est d'une application tout espagnole. Lorsque, pour adresser un compliment agréable à une Espagnole, on veut exprimer qu'elle est piquante et d'un haut goût, on lui dit qu'elle est *salata*, salée.

Nous n'avions pas compris un seul mot du *parlé*. La pantomime, d'ailleurs, nous suffisait amplement. Alors s'élevèrent, de la galerie des comparses, des cris d'excitation : *Oré! Oré!* qui en sont, avec les castagnettes et les guitares de toute la bande, l'accompagnement obligé. Mais, au lieu des timides *Oré!* lancés modestement et pour la bonne règle, par les dames de la haute société à la foire de Séville, c'étaient des glapissements de chacal et un *crescendo* de vociférations auxquelles répondait le même cri sauvage de la danseuse qui se trémoussait et se tortillait sur le plancher comme si elle avait eu sous les pieds une plaque de tôle rougie. Lorsque, hors d'haleine, épuisée, elle en eut assez, nos femmes, qui en avaient trop, se levèrent. Nous pensions n'avoir qu'à payer la consommation servie. Erreur ! « M. le Directeur » prétendit nous réclamer un supplément de huit francs ! Refus des touristes qui s'étaient juré de ne plus tolérer des exactions trop souvent

répétées. Cris, disputes, chacun dans sa langue, avec le Directeur qui nous barrait résolument le passage.

Dans le trouble de l'esclandre qui effarouchait tout le public, je parvins à démêler que l'on nous avait placés *par faveur*, prétendait-on, — faute d'autres places, selon nous — dans un coin réservé aux *abonatos*. Dominant le vacarme et criant : *inter-prête, policia*, nous réussîmes à faire entrer en scène deux de ces agents à collet rouge qui brillent généralement, en Espagne, par leur absence. Notre pantomime animée, appuyée de quelques mots d'espagnol, obtint gain de cause près de l'autorité qui voulut bien reconnaître que « le Directeur » aurait dû nous aviser, dès notre entrée, du taux exorbitant qu'il exigeait, et qu'elle réduisit à trois francs.

Enfin, délivrés, nous battîmes en retraite en bon ordre, en jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y reprendrait plus... du moins dans la même souri-cièrè.

\* \* \*

Le lendemain de cette mémorable journée il pleuvait. Il est de règle qu'il ne pleut jamais en Andalousie et que le ciel y est constamment d'un azur immaculé. Mais, il n'y a pas de règles sans exceptions. Or donc, l'une de ces exceptions tombait, dès le matin dudit jour, si fine, si serrée, si persistante,

que nous résolûmes, *illico*, de partir le soir même, en en avisant, aussitôt, le maître d'hôtel.

— Nous partons pour Tolède par l'express de ce soir, lui dis-je.

— L'express ne part pas aujourd'hui !

— Ah bah ! y aurait-il eu un accident sur la ligne ?

— Non pas, mais *ce n'est pas le jour* ; voyez la pancarte dans le vestibule.

La pancarte, manuscrite, nous parut être un truc espagnol, d'autant plus supposable que l'*Indicador oficial*, consulté, ne nous avait rien révélé de pareil. Nous allâmes donc aux informations et apprîmes qu'en effet, à l'instar de certaines diligences de jadis, l'express *unique* de la journée « faisait la navette » entre Séville et Madrid tous les deux jours, avec repos supplémentaire le dimanche. Quant aux deux trains quotidiens omnibus, dont la poste se contente, nous n'y pouvions songer. C'eût été une pénalité que nous n'avions pas encourue.

Prenañt gaîment notre parti d'un incident qui, à Séville, était moins regrettable que partout ailleurs, nous songeâmes à régler en conséquence l'emploi de notre journée. Personnellement, et avant tout, je songeai au barbier de Séville... le plus voisin de notre hôtel. Quant à celui dont la partition de Rossini me rappelait l'adresse, rue *Francos*,

Numero quindici

A mano manca,

je ne voulus pas ajouter une dent de plus à la scie dont l'habitant actuel de cette maison, un marchand de drap, a, paraît-il, trop souvent à se plaindre. L'Anglais, qui aime à tout voir, ne part pas satisfait s'il n'a pas tenté de connaître la demeure du Barbier de Rossini, quitte à s'y faire répondre, invariablement, que *Figaro* est absent.

Jusqu'alors j'avais été surpris de la multiplicité des barbiers en Espagne, en ne pouvant la comparer qu'à celle des cafés dans notre pays. Ma surprise a cessé lorsque j'ai pu en faire l'expérience personnelle. La boutique du barbier, généralement très vaste, est un véritable salon de conversation, où bourgeois, prêtres, militaires et artisans échangent les nouvelles du jour. Le *Figaro*, qui est l'âme de cette conversation, le rasoir à la main, procède, — quand il veut bien procéder, — avec une sage lenteur. On comprend alors trop bien, notamment quand on est sous le rasoir, la nécessité du grand nombre des raseurs espagnols. Malheureusement pour moi, c'est tout ce que je comprenais. Par le nom : Bazaine, qui se détachait, à chaque instant, des dialogues, je ne doutais pas que l'on s'entretenait de l'attentat commis la veille, à Madrid, sur l'ex-maréchal et dont on venait d'afficher la nouvelle, par dépêche télégraphique. Après une heure de séance, en dépit de mes exclamations : *instado, instado*, pressé, pressé, je pus enfin reconquérir ma liberté.

Et la pluie tombait toujours... non moins serrée que la foule qui remplissait la rue, en robes aussi claires, aussi multicolores que la veille. Malgré l'arrosage lamentable des toilettes et des fleurs dans les coiffures, cette foule frétilait sous le phénomène de la pluie, heureuse comme des Anglais lorsqu'ils peuvent, par hasard, contempler un rayon de soleil.

\*  
\* \*

Nous n'eûmes pas à braver longtemps l'averse avant d'arriver à la Bourse, (la *Lonja*), bel édifice isolé près de la cathédrale. Sa porte principale donne accès dans un splendide patio qu'entourent des salles dans lesquelles se tient la Bourse.

Avant sa construction, les marchands, les bourgeois et les étrangers se réunissaient dans les galeries de la cathédrale, non sans des protestations violentes et répétées du clergé qui appelait sur ces nouveaux vendeurs du Temple toutes les foudres ecclésiastiques. Pour mettre fin à cet abus, Philippe II, en 1583, autorisa, sur toutes les marchandises provenant de l'Étranger, un prélèvement, à leur entrée, de un demi pour cent destiné à la construction d'une Bourse.

On mit soixante ans à en construire le monument, qui est utilisé, en outre, par le Tribunal de Com-

merce et dont les galeries supérieures, auxquelles on accède par un magnifique escalier, renferment les archives des Indes. Ces archives, autrefois disséminées à Simancas, à la Nouvelle-Espagne et au Pérou, ont été rassemblées ici par le roi Charles III en une collection de trente mille liasses ou documents d'une valeur et d'un intérêt inappréciables.

Les pièces les plus précieuses sont offertes aux regards des visiteurs, encadrées sous verre. Parmi celles qui ont appelé le plus vivement notre attention, j'ai noté un jeu de cartes fabriqué au Mexique en 1583 ; une carte de la Nouvelle Espagne, dressée par le corsaire Drake en 1588, des lettres très curieuses d'Améric Vespuce, de Charles-Quint, de Fernan Cortez dont la petite écriture, datée de 1522, était ronde, comme il était d'usage d'écrire alors ; puis, une missive de Velasquez Diego, signalant au gouvernement une désobéissance de Fernan Cortez, etc., etc.

\* \* \*

Nous avons consacré une partie de notre humide après-midi au Musée. Les toiles n'y sont pas très nombreuses ; mais leur valeur en compense le petit nombre.

Séville, autrefois, n'avait pas de musée. La magni-

fique collection réunie aujourd'hui dans l'ancien monastère de *la Merced* a été formée principalement par une partie des tableaux soustraits au pillage des couvents qui les renfermaient. Une autre partie a enrichi des collections particulières que l'on peut également visiter et dont une seule satisferait, comme musée, l'ambition de plus d'une capitale.

Aux questions que j'ai posées, à ce sujet, à l'une des personnes qui nous accompagnaient, il m'a été répondu par les quelques détails historiques suivants, qui pourront intéresser mes lecteurs comme ils m'ont intéressé moi-même.

De 1808 à 1813 l'invasion française fut, pour les religieux et leurs biens, le point de départ d'une ère de désordres qui ne devait prendre fin qu'avec eux. 1820, date du triomphe du parti constitutionnel opposé à Ferdinand VII, fut celle, en même temps, d'une ouverture d'hostilités et de persécutions contre les ordres monastiques. Un peu plus tard, en 1823, la France intervint et rétablit sur son trône, après la prise du Trocadéro, le monarque que les Cortès maintenaient captif à Cadix.

Après des années de trêve entre les royalistes et les libéraux, Ferdinand VII mourut en léguant son trône à sa fille Isabelle, contrairement à la loi de succession qui appelait son frère, Don Carlos, à lui succéder.

Telle fut l'origine du parti carliste et de ses soulèvements périodiques.

Le clergé monastique ayant été convaincu d'avoir fourni des partisans à Don Carlos, le parti libéral, qui dominait le gouvernement, fit édicter, contre ce clergé, des lois violentes dont l'exécution déchaîna contre lui les fureurs populaires. On fusilla, on massacra les moines, en même temps qu'on incendia et qu'on pilla leurs retraites, mais, avec cette grande différence avec le 93 français et la Commune, qu'en Espagne on ne détruisit pas pour la seule satisfaction de détruire. Au lieu de crever des tableaux, ou de décapiter des statues, on eut le bon goût de les transporter dans les églises, que le peuple, au milieu de ses plus grands désordres, a toujours respectées. Conséquent dans sa fureur, et logique dans ses actes, il anéantit l'habitation en en respectant, le plus souvent, le mobilier. Il eut le bon sens de comprendre que s'il n'était pas le nu-propriétaire des richesses artistiques de l'Espagne, il en était l'usufruitier et devait agir comme tel, en considérant les églises comme de véritables musées nationaux.

Né moins malin que le Français, qui créa le vaudeville, l'Espagnol renverse, à l'occasion, un trône, ou le fauteuil qui en est l'emblème, mais il ne le brûle pas, convaincu que les fabricants de trônes ne disparaissent pas avec le meuble supprimé. Il ne détruit pas davantage le mobilier « des tyrans qu'engraissait la sueur du peuple ». Il trouve plus économique, lui qui paierait les frais du mobilier neuf, de laisser utiliser l'ancien par les vainqueurs du

jour, quitte à collectionner ce qui reste sans emploi. C'est ainsi que, depuis les époques les plus troublées de son histoire, l'Espagne, à son honneur, et pour le plus grand profit de sa population, a su conserver tant d'œuvres d'art qui attireront de plus en plus les étrangers chez elle.

Tous les couvents n'ont pas disparu, puisque je puis revenir à celui de *la Merced* en même temps qu'au musée qui nous y a attirés.

Malgré les splendides Murillo dont s'enorgueillit le muséum de Madrid, j'estime qu'on ne connaît pas cet adorable peintre avant d'avoir pu apprécier simultanément ses trois manières, au centre de sa ville natale, dans la salle qui porte son nom et qui n'est garnie que d'œuvres sublimes dues à son pinceau.

On peut se faire une idée de l'impression que peut produire un pareil ensemble, quand on a lu ce qu'a écrit M. de Amicis à propos d'une seule de ces toiles.

Au moment même où il la regarda, il en éprouva, dit-il, une telle commotion, qu'il se jeta sur le bras de son ami et le saisit en poussant un cri.

Ma fibre artistique n'atteignant pas à un tel degré de sensibilité, j'avoue que je n'ai poussé aucun cri et que je n'ai même pas pincé le bras de mon compagnon à la vue d'aucun de ces tableaux, tout en éprouvant, comme lui, à les admirer, des jouissances idéales.

J'ai même conservé assez mes sens pour ne pas

voir, comme cet auteur, d'ailleurs charmant, le « Saint-Antoine de Padoue » — qui troubla ainsi les siens, — dans cette salle, mais bien à la cathédrale qu'il n'a jamais quittée depuis son acquisition en 1656, au prix de 2,500 francs.

Ce prix ne fait-il pas rêver, lorsqu'on songe aux six cent mille francs que notre gouvernement a dû payer la *Conception*, du même peintre, dont s'honore notre Louvre, et que l'on songe, par suite, aux sommes folles, aux cascades de millions que représente ce seul musée? Notre attention a été appelée sur l'une de ses merveilles, en raison de son originalité. Elle est nommée la *Virgen de la servilletta*, la Vierge de la serviette. Elle fut peinte par Murillo dans le couvent des Capucins. Pour satisfaire au désir du frère qui le servait, ce fut sur la serviette de ce dernier qu'il peignit l'une des Vierges les plus idéales dues à la magie de son coloris inimitable.

Le musée de Séville est presque entièrement spécial à l'école espagnole et particulièrement à l'école de Séville. Il contient, entr'autres Zurbaran, le chef-d'œuvre de ce grand peintre naturaliste, le saint Thomas que la France avait enlevé à l'Espagne pendant la guerre de l'indépendance et qu'elle lui a restitué après la paix. Il renferme moins de statues en bois que le musée de Valladolid; mais elles sont, pour la plupart, d'un très grand mérite, contrairement à l'art, plus que médiocre, auquel appartient le plus généralement ce genre de sculpture.